

La comtesse de Loynes

Roman historique

Collection dirigée par Maguy Albet

Dernières parutions

Nelly DUMOUCHEL, *Au temps du canal du Panama*, 2010.

Stéphanie NASSIF, *La Lointaine, Le sacrifice de la Nubie*, 2010.

Anne GUENEGAN, *Les psaumes du Léopard*, 2010.

Tristan CHALON, *Le prêtre Jean ou Le royaume oublié*, 2010.

Jean-Claude VALANTIN, *La route de Qâhira ou l'exilé du Caire*, 2010.

Didier MIREUR, *Le chant d'un départ*, 2010.

Ambroise LIARD, *Dans l'ombre du conquérant*, 2010.

Marielle CHEVALLIER, *Dans les pas de Zheng He*, 2010.

Tristan CHALON, *Le Mage*, 2010.

Alain COUTURIER, *Le manuscrit de Humboldt*, 2010.

Jean DE BOISSEL, *Les écrivains russes dans la tourmente des années 1880*, 2010.

Dominique PIERSON, *Sargon. La chair et le sang*, 2010.

René LENOIR, *Orages désirés*, 2010.

Philippe CASASSUS, *Philippe, le roi amoureux*, 2010.

Jean-Claude FAUVEAU, *Joséphine, l'impératrice créole*, 2009.

Roger BOUCHAUD, *L'homme du Sahel*, 2009.

Tristan CHALON, *L'homme-oiseau de l'île de Pâques*, 2009.

Danièle ROTH, *Marie Roland, Sophie Grandchamp : deux femmes sous la Révolution*, 2009.

Luce STIERS, *En route vers le Nouveau Monde. Histoire d'une colonie à New York au 17^e siècle*, 2009.

Michel FRANÇOIS-THIVIND, *Agnès de France. Impératrice de Constantinople*, 2009.

Petru ANTONI, *Corse : de la Pax Romana à Pascal Paoli*, 2009.

Christophe CHABBERT, *La Belle Clotilde. Le crime du comte de Montlédier*, 2009.

Michèle CAZANOVE, *La Geste noire I, La Chanson de Dendera*, 2009.

Tristan CHALON, *Sous le regard d'Amon-Rê*, 2009.

Yves CREHALET, *L'Inconnu de Tian'Anmen*, 2009.

Gérard DESANGES

La comtesse de Loynes

La belle Écoutense

*Avec le soutien de la Société Historique et archéologique
des 8^e et 17^e arrondissements.*

L'Harmattan

Du même auteur (sous le pseudonyme de Michel Valras) :
Des petits chefs pleins d'assurances, éd. Edilivre, 2008.

© **L'Harmattan, 2011**
5-7, rue de l'École polytechnique ; 75005 Paris

<http://www.librairieharmattan.com>
diffusion.harmattan@wanadoo.fr
harmattan1@wanadoo.fr

ISBN : 978-2-296-13736-3
EAN : 9782296137363

À la mémoire du Professeur Henri Desanges, mon père.

*"On élève nos filles comme des saintes,
on les livre comme des pouliches"*

G. Sand

"La Belle écouteuse"

Paul Verlaine

SOMMAIRE

I	L'enfance à Reims	13
II	Les débuts à Paris	23
III	L'oncle Beuve	35
IV	Jeanne, le théâtre et le premier salon	45
V	La fille d'Hamilcar	59
VI	Les Bichons et " la Tourbay "	69
VII	Le père de la presse du 19 ^{ème} siècle	79
VIII	Un César déclassé	97
IX	Les salons littéraires à Paris au 19 ^{ème} siècle.....	107
X	"De <i>la Mystérieuse inconnue</i> à <i>l'Origine du monde</i> "	135
XI	L'adieu au second Empire	147
XII	Une riche comtesse et son nouveau salon	163
XIII	Le domino mauve et le professeur.....	183
XIV	Le général revanche.....	193
XV	L'entresol des Champs-Élysées.....	207
XVI	La ligue de la patrie française.....	223
XVII	Le retour au théâtre.....	237
XVIII	Les dernières années.....	251
	Epilogue	263
	Bibliographie	271
	Contexte historique	281
	Remerciements	295

CHAPITRE I

L'enfance à Reims

Chapitre I : L'enfance à Reims

La future Madame de Loynes s'appelait Marie Anne Detourbay et non pas Detourbet comme la nomment les Goncourt. Selon son acte de naissance, elle est née à Reims, le 18 janvier 1837 à 7h du matin dans un petit logement très modeste de la rue Neuve, au 58. La rue Neuve est aujourd'hui la rue Gambetta. C'est un quartier pauvre, situé au Sud de Reims. Quand on traverse cette ville à pied, on est frappé par le contraste entre ce quartier très modeste encore aujourd'hui et les abords huppés de l'Hôtel de Ville.

Reims, en 1837, à la naissance de Marie Anne, est une ville de 39.000 habitants (aujourd'hui, il y en a environ 185.000). C'est une ville ancienne, riche de son passé qui est la fierté de ses habitants. Pour Jean de la Fontaine, *"Il n'est de cité que je préfère à Reims : c'est l'honneur de la France"*. C'est la ville des sacres, ville religieuse autour de sa très belle Notre Dame de Reims construite au XIIIème siècle et appelée "La Reine des églises de France", cathédrale gothique que Proust admirait tant. L'archevêque est pair de France. La devise de Reims est *"Dieu en soit garde"*. C'est à Reims que Clovis Ier fut baptisé en 496 par l'évêque Saint Rémi. C'est aussi à Reims que Jeanne d'Arc fit couronner le roi Charles VII pour le confirmer sur le trône de France. Reims, de son nom latin Durocotorum Remorum, chef-lieu de la Marne, se situe à 156 km à l'Est de Paris, ce qui dès cette époque, est proche. Les jeunes filles de Reims et aussi les jeunes hommes rêvent de Paris qui, avec l'avènement de Napoléon III, va se rénover et se transformer. On en sent les prémices.

Les deux grandes richesses de Reims, déjà à cette époque, sont le champagne et l'industrie de la laine. Les caves immenses, creusées dans la craie, se prêtent à la préparation du champagne, fourni par les bons crus de la montagne de Reims qui domine la ville, formant le rebond de la falaise de l'Ile de France. Cette richesse profite à quelques grandes familles encore assez peu nombreuses. Elle est due au travail pénible et mal rémunéré d'une population ouvrière pauvre. L'industrie du drap a fait également la fortune de plusieurs familles. De 1820 à 1860, la production de la laine se développe.

Marie Anne est la fille de Marie Anne Detourbay, 35 ans à sa naissance et native de Poilly sur Marne près de Reims, et d'un père inconnu. Sa mère lui donne ses propres prénoms, deux saintes qui

Chapitre I : L'enfance à Reims

doivent la protéger : la mère de Jésus et la propre mère de cette dernière. Marie Anne mère était ouvrière de la Fabrique de laine, épinceteuse, ouvrière du plus bas niveau. Ce métier consistait à enlever avec de grosses pinces, des "épincettes", les nœuds de la laine à la surface de l'étoffe, travail particulièrement ingrat et monotone.

L'acte de naissance est daté du 19 janvier 1837, jour de la déclaration à la mairie et signé du maire de Reims, Monsieur de Saint Marceaux, grand-père du sculpteur qui sera un des fidèles du salon de Marie Anne, formant avec d'autres, un "clan rémois". Il épousera l'animatrice d'un salon également célèbre, Madame de Saint Marceaux, au 100 boulevard Malesherbes, auteure d'un Journal passionnant. Les témoins de cette naissance sont Prosper Detourbay, grand oncle de l'enfant, âgé de 60 ans, charpentier, qui habite également au 58 rue Neuve et Jean-Pierre Chéron, charcutier, 40 ans, qui habite au 52 rue Fléchambault. Les parents de Marie Anne mère, François Detourbay et Marie Jeanne Rizet étaient déjà décédés mais elle était entourée d'oncles et de tantes et plus tard de neveux et nièces. Les Detourbay étaient nombreux et unis comme le sont souvent les Rémois. Marie Anne fille gardera toujours d'étroites relations, bien que discrètes, avec sa famille.

La finesse exceptionnelle des traits de Marie Anne Detourbay fille peut faire penser que le père inconnu était d'une classe sociale élevée. En fait, le père putatif était, d'après un auteur rémois Eugène Dupont, un tondeur de drap que la mère a rencontré dans le cadre de son travail. Ce Nicolas Destombes, Rémois d'origine, 23 ans en 1837 quand la mère de Marie Anne en avait 35, déjà marié depuis 3 ans, serait le père et, ne pouvant pas la reconnaître, aurait veillé sur elle, l'aidant à partir pour Paris. Il s'était marié avec une veuve, native de Bar-sur-Aube, âgée de 30 ans et couturière rue des Boucheries à Reims. Nicolas Destombes avait une situation importante dans le commerce des tissus à Reims. Après avoir abandonné la carrière lithographique, il représenta des maisons de champagne puis des firmes de tissu comme la maison Warnier et David. Il se remaria avec une femme qui avait 14 ans de moins que lui. Il mourut en 1894 à 80 ans.

Chapitre I : L'enfance à Reims

Plutôt que d'attendre l'aide de ce personnage, Marie Anne la mère épouse après la naissance de sa fille, pour la protéger et l'éduquer, un voisin du 58 rue Neuve, charpentier comme son oncle. Louis Rix, beaucoup plus pacifique que ne l'indique son nom, est un homme doux, sérieux, gentil, calme, âgé de 65 ans. Il est veuf, établi à son compte, travaillant toujours et disposant d'une certaine aisance financière grâce à ses talents de charpentier. Il emmène la mère et son enfant vivre avec lui rue de la Grosse-Ecritoire, nom évocateur, derrière l'Hôtel de Ville, dans une maison qui n'existe plus. C'est un quartier où ils habitent plusieurs années dans cette maison confortable avec un petit jardin où fleurit la violette. Louis Rix était originaire de Termes, près de Vouziers, fils des époux Alexandre Rix et Nicole Oblin, ardennaise. Il avait été le témoin dix ans plus tôt au mariage de son futur beau-frère, François Nicolas Detourbay, oncle de Marie Anne fille. Cet oncle eut 4 enfants dont 3 survécurent : Anne Séverine, Joséphine et André. Ils étaient donc les cousins de Marie Anne.

Marie Anne fille va vivre jusqu'à ses treize ans les années sans doute les plus heureuses de sa vie, rue de la Grosse-Ecritoire entre sa mère et son père adoptif, Louis Rix. Celui-ci est un homme généreux et dévoué. Il s'attache à Marie Anne et à sa fille. Elle se souviendra toujours de ces années sereines passées en pleine harmonie avec ses parents, au contact de la nature, en particulier des violettes. Elle aimera évoquer ces années qui l'ont formée et qui sont loin de l'enfance d'une "Nana" de Zola. Marie Anne va à l'école communale, puis chez les Sœurs grâce à la générosité de Louis Rix qui finance son instruction. Elle est très bonne élève, sérieuse, travailleuse, appliquée ; elle gagne tous les prix en fin d'année. Ses parents sont très fiers et nourrissent beaucoup d'espoir pour elle. Son père adoptif fabrique tous les meubles de la maison, en particulier un pupitre sur lequel travaille Marie Anne. Ce pupitre a été fait avec amour pour elle. Elle aide sa mère à ranger le linge dans une armoire en merisier, œuvre de Louis Rix. Marie Anne parlera à Jules Lemaître (d'après Myriam Harry dans son livre *La Vie de Jules Lemaître*) de ce jardinet de la rue de la Grosse-Ecritoire et de la vie heureuse qu'elle mena, entre sa mère qui chantait souvent et Louis Rix. Marie Anne était une très

Chapitre I : L'enfance à Reims

belle enfant aux longues tresses noires, aux yeux gris, intelligente, précoce. Elle tricote, coud et récite ses fables pour l'école le soir à ses parents. C'est dans ce petit jardin dont elle se souviendra toujours que Marie Anne puisera sa force, son énergie, sa volonté pour briser toutes les chaînes, construire son salon et conquérir Paris.

Quand, à 13 ans, en 1850, elle obtient son brevet élémentaire, le charpentier qui a 78 ans veut qu'elle devienne maîtresse d'école car elle est très douée et aime la lecture. Elle sait déjà beaucoup de choses et elle possède des qualités de vivacité et de finesse qui feront l'admiration des habitués de son salon, plus tard. Il est vrai que l'enseignement est la "*seule carrière libérale ouverte à la femme*" (Julie-Victoire Daubié)¹ ou alors, il lui faut entreprendre une aléatoire carrière artistique. Les institutrices laïques sont condamnées à percevoir des salaires de misère : "*Une bonne cuisinière [...] sous le Second Empire gagne en général 800 ou 600 francs par an et pour 200 francs vous avez une très bonne sous-maîtresse, [...] [qui] peut être renvoyée sans motif*"² du jour au lendemain. Celles-ci sont en complète dépendance et peuvent s'attendre à une existence peu convenable. C'est une carrière où sans argent, sans appuis, les jeunes filles "ne peuvent que végéter". Marie Anne ne veut pas végéter ; elle a d'autres ambitions. Elle veut quitter Reims pour venir à Paris et conquérir cette ville.

Ses projets sont provisoirement mis de côté car la situation de sa famille change brutalement. Son beau-père, Louis Rix, tombe malade. Il est très âgé et va traîner encore dans des hospices jusqu'en 1857 où il mourra à 85 ans. La famille est très endettée. Tous les meubles sont vendus. Les économies ont fondu. Marie Anne mère et sa fille doivent quitter la rue de la Grosse-Ecritoire et habiter toutes les deux dans une humble chambre de bonne. La mère reprend ses épincettes et sa fille se retrouve dans la cave d'une grande maison de champagne, la Veuve Clicquot. Les rêves s'envolent et une période très sombre commence. Marie Anne ne voudra jamais l'évoquer. Elle

¹ In *La femme pauvre au 19^{ème} siècle*, Julie Daubié, éd. Guillaumin, cité par Françoise Mayeur, p. 116

² In *L'éducation des filles en France au 19^{ème} siècle*, Françoise Mayeur, éd. Tempus, p. 118-119

Chapitre I : L'enfance à Reims

lutte pour échapper à ce cauchemar. Elle travaille dix heures par jour pour un salaire de misère à la lueur des chandelles dans de véritables catacombes. Elle qui fera venir régulièrement le champagne de Reims pour l'offrir à ses invités dans son salon, commence par en rincer les verres. Dans ces caves humides, Marie Anne contractera peut-être ce mal qu'elle traînera toute sa vie : sa toux, ses fièvres, ses bronches fragiles, qui l'amèneront à aller fréquemment en cure à Arcachon ou ailleurs, dans des villes d'eau. Sa mère ne se remariera pas après la mort de Louis Rix. Elle habitera en rentière le 23 rue du Jard puis plus tard, le 17 rue Brulée. Elle vivra avec un ouvrier qui malheureusement se mettra à boire.

Marie Anne fille ne peut plus supporter cette promiscuité car à la sortie des caves, des hommes attendent les jeunes ouvrières et leur vulgarité l'écœure. Son contremaître la harcèle. Elle va quitter Reims définitivement pour Paris, où elle décide, dès son arrivée de rester et même de s'y faire enterrer. Malgré ses attaches familiales qu'elle ne rompit jamais et sa fidélité aux amis rémois et surtout à sa mère à qui elle rendra visite de temps en temps, elle s'éloigne de sa ville natale, contrairement au dessinateur Forain ou au sculpteur de Saint Marceaux qui s'y feront enterrer.

En 1853, une lueur d'espoir apparaît : une de ses compagnes d'infortune s'évade de Reims, arrive à Paris et lui dresse un tableau flatteur de la vie parisienne, puis elle lui envoie un billet de train pour la faire venir, par cette ligne de chemin de fer toute récente. Avec l'accord de sa mère et l'appui de Nicolas Destombes, elle quitte ce qui devenait un enfer pour elle. Elle prend le train pour Paris par la gare toute neuve de Reims. Elle a 16 ans.

Tout démarre alors. Elle va enfin réaliser ses ambitions : avoir un salon. Ces années entre ses 13 et 16 ans sont décisives. Ses résolutions sont prises. Dans l'adversité, elle se forge un moral à toute épreuve, une volonté d'acier. Marie Anne est courageuse, déterminée à se sauver, à surmonter ses douleurs, ses peurs, ses angoisses. Elle fera, en partie, sa "résilience" mais il lui en restera des séquelles. Elle aura toujours des difficultés à avoir des relations complètes et suivies avec des hommes, privilégiant l'amitié par rapport à l'amour, se méfiant de la passion, établissant des relations dans la durée et dans

Chapitre I : L'enfance à Reims

l'échange de services rendus. Elle réussira à ne pas haïr les hommes, à ne pas se moquer d'eux et en même temps elle cherchera à situer ses relations avec eux sur le plan de l'amitié. Elle ne vivra jamais avec un homme, faisant toujours domicile à part, que ce soit avec Fournier, Girardin, le prince Napoléon, Khalil Bey, Jules Lemaître, sans parler d'Edgar de Loynes. Elle privilégiera toujours son salon et ses invités et leur réservera sa disponibilité et celle de sa domesticité. Elle ne se brouillera jamais, de son fait, avec ses amants ni avec ses amis. Libre, sachant être audacieuse, souvent très gaie et même joueuse dans son comportement, elle sera fidèle en amitié qu'elle met au-dessus de tout. Ne dédaignant pas l'argent, elle ne le mettra pas en avant comme tant d'autres mais préférera la renommée, la culture, la classe, le brillant de la conversation. C'est sans doute les manières des contremaîtres des caves de champagne de Reims qui influenceront sa conduite future. Plus cérébrale que sensuelle, plus fille ou grande sœur ou mère qu'amante, elle aura en venant à Paris un objectif précis, suprême : ne pas prendre la "proie pour l'ombre".

La gare de Reims est nouvelle ainsi que la ligne Reims-Paris. Le voyage dure au moins 4 heures, mais au bout c'est Paris, la nouvelle gare de l'Est. Ce réseau a été créé dès 1852. Pour les voyageurs, c'est la découverte des locomotives Crampton qui triomphent en France, alors qu'elles n'eurent que peu de succès en Angleterre. Les Crampton sont les locomotives de Cail (Derosne et Cail). Cail sera lié à la famille Baroche et se trouvera actionnaire avec Marie Anne des usines de Villenoy, à la mort d'Ernest Baroche en 1870. C'est un des premiers signes du destin. La gare de l'Est, achevée en 1852, représente un idéal qui sera imité dans le monde entier. Elle est le symbole d'un monde nouveau.

Marie Anne, en arrivant à Paris, va changer de nom. Marie et Anne sont les prénoms de sa mère. Il est toujours difficile et peu commode de porter les prénoms de ses parents. Pour se différencier de sa mère, tout en gardant avec elle des relations affectueuses et suivies, elle va s'appeler Jeanne (comme Jeanne d'Arc) et pour symboliser sa vie nouvelle, son nom, selon la formule de la "*noblesse du sécatour*", va se transformer en de Tourbay. Jeanne est prête. Certes, beaucoup de jeunes provinciales viennent à Paris dans l'espoir d'un

Chapitre I : L'enfance à Reims

destin meilleur, mais Jeanne est différente. Beaucoup sont jeunes, jolies, avenantes. Elle a, en plus, à 16 ans, l'élégance, la distinction, la discrétion, la faculté d'écoute, la classe, la finesse du corps et de l'esprit.

Sa première instruction réussie bien qu'inachevée, sa générosité et son intelligence lui ouvriront les cœurs et les esprits ; elle forcera les portes du destin. Elle peut dire maintenant, elle aussi : "*Paris, à nous deux*".

CHAPITRE II

Les débuts à Paris

Chapitre II : Les débuts à Paris

Lorsque Marie Anne, bientôt Jeanne de Tourbay, arrive à Paris en 1853, la capitale qui fascine tant les provinciaux est en train de changer. Le Second Empire est récent : il a été établi en décembre 1851. Le gouvernement s'installe, composé de ministres qu'elle ne tardera pas à connaître, Fould, Rouher, Baroche, etc. Napoléon vient de se marier (au début de 1853) avec Eugénie de Montijo. Sa cousine germaine, la princesse Mathilde laisse la place à Eugénie comme maîtresse de maison et ouvre son salon rue de Courcelles (modèle de celui de Jeanne) grâce aux subsides substantiels accordés par l'Empereur. Les champs de bataille du premier Empire n'existent plus pour "occuper" la jeunesse qui va dépenser son énergie dans les "affaires" pour suivre le conseil de Guizot : "*Enrichissez-vous*".

Une bourgeoisie fortunée va naître, décrite dans l'œuvre de Balzac. C'est le règne de sa "Majesté l'Argent" selon l'expression d'Arthur Meyer, orfèvre en la matière. Le commerce se développe ainsi que les "affaires". Les banquiers figurent parmi les personnages les plus importants de la société. C'est l'époque où naissent les grandes banques et les grandes compagnies d'assurances.

Dans ces premières années du Second Empire, il règne à Paris une atmosphère de liberté de mœurs, d'ouverture, de fête, de plaisirs. Les Boulevards sont au cœur de la vie quotidienne, de la littérature, des arts, du théâtre. Cafés et restaurants sont pleins jusqu'aux premières heures de l'aube. Il y a foule, en particulier au Café Anglais, au Café Riche ou à la Maison d'Or. Leurs propriétaires s'enrichissent. La bourgeoisie est impatiente de jouir des plaisirs de l'existence. C'est déjà "*Paris est une fête*". Les nuits parisiennes, ce sont les cafés, les restaurants, mais aussi les bals : le bal Mabilille, le bal Bullier, le Pré Catelan, etc....

Les Parisiens iront de plus en plus au Cirque, en particulier au fameux Cirque d'hiver, créé par le Second Empire. Tout Paris se transforme : nouvelles rues, nouveaux boulevards, création du tramway...

Durant son exil en Angleterre, le futur Napoléon III a vu exploser la révolution industrielle et veut que la France profite des progrès des développements de l'industrie par les constructions des chemins de fer, des gares, des ports, des ponts. Le Paris de Napoléon

Chapitre II : Les débuts à Paris

III va être un immense chantier occupant de nombreux ouvriers de toutes compétences.

C'est aussi la fête : la cour aux Tuileries occupe le centre des réjouissances mais celles-ci débordent et se prolongent dans "les plaisirs de la vie parisienne" : la fête occupe les Boulevards, les théâtres, les salons, les hôtels particuliers qui vont se construire pendant le Second Empire.

Les salons pendant cette période vont se multiplier et se démocratiser mais diffèrent de ceux des 17^{ème} et 18^{ème} siècles. Le début du 19^{ème} siècle va favoriser la naissance d'une opinion publique en réunissant les aristocrates, les bourgeois, les écrivains, les peintres, les musiciens, les sculpteurs, les journalistes, les hommes politiques, les affairistes, les banquiers, les directeurs de théâtre, les comédiennes, les demi-mondaines. De plus en plus, ces salons auront une influence sur la vie politique et animeront la vie sociale à côté des cafés, des cercles, des dîners, avant l'existence du cinéma et de la télévision. Le théâtre est le loisir le plus répandu, le plus couru, le plus rentable financièrement. Le Pouvoir donne au peuple les moyens de se divertir et d'oublier les difficultés de la vie quotidienne.

La société parisienne se transforme au rythme des démolitions et des déplacements des diverses classes sociales (destruction et fin du "Boulevard du Crime" en 1862). Les parvenus, les banquiers, les hommes d'affaires plus ou moins véreux, les financiers gravitent autour des ministres Rouher, Fould, Persigny, Baroche, Morny, dans les nouveaux quartiers de la Plaine Monceau qui attirent les spéculateurs et les profiteurs de cette nouvelle donne. L'heure est aux réceptions somptueuses, aux bals masqués et travestis, dont l'exemple a été donné par la Cour, aux "redoutes" dont les plus célèbres et les plus fréquentées sont celles d'un futur ami de Jeanne de Tourbay, Arsène Houssaye, un Rastignac venu de sa campagne à 20 ans et qui sera, sous l'Empire, administrateur de la Comédie française, puis Inspecteur des musées de province. Ces fêtes ont lieu dans les tout nouveaux hôtels particuliers construits autour du Parc Monceau par ces nouveaux riches, enrichis par l'essor économique du début du règne de Napoléon III. Comme l'écrit Yolande de la Bigne dans son livre sur son homonyme, "*Paris tourbillonne avec tout cet argent nouveau,*

Chapitre II : Les débuts à Paris

venu d'opérations boursières ou d'industries naissantes, notamment celles des transports"¹. C'est ce tourbillon qui accueille Jeanne de Tourbay quand elle débarque à Paris et qui va l'emporter dans le Paris qui s'amuse.

Dans les années 50, parmi tous les bals, le plus fameux, le plus couru est le bal Mabille. Le jardin Mabille a été fondé à la fin du premier Empire par un maître à danser, surnommé le père Mabille. Ce jardin était situé allée des Veuves, actuelle avenue Montaigne numéros 49 à 53. Vers 1840, les fils Mabille obtinrent de leur père de transformer ce bal pour l'ouvrir aux bourgeois et non plus seulement aux bonnes. Les quinquets furent remplacés par des guirlandes de lampions alimentés par le gaz, les salles enfumées par d'agréables salons, l'estrade par un kiosque à musique... L'ensemble fut modernisé pour être plus chatoyant, plus attirant, plus scintillant, permettant l'accueil d'un public plus convenable qu'auparavant. De nombreux artistes, écrivains, journalistes y vinrent. Le prix d'entrée fut réduit et uniformisé et toute une publicité moderne fut développée pour attirer du monde. Le Mabille devint le temple de la Danse, quasi professionnelle, avec des exhibitions, de véritables spectacles de danseuses et de danseurs qui espéraient se faire remarquer par des organisateurs de tournées et de revues. Devant les demi-mondaines, des bourgeois, des provinciaux et des étrangers se distinguèrent, avant même l'arrivée de Jeanne, comme Céleste Mogador qui plus tard la connut au théâtre, Rose Pompon, Frisette, le danseur désossé Brididi. La grande vedette fut la Reine Pomaré, une beauté noire, très étrange. Elle avait eu son heure de gloire grâce à une polka débridée, farouche, dont la grâce et le charme désinvolte plurent au public. Elle fut célèbre, se vit offrir des fortunes qu'elle dilapida, voulut faire du théâtre, n'eut aucun succès et mourut de tuberculose dans la misère, assistée par la seule Céleste Mogador, sa rivale du Bal Mabille.

Sous le Second Empire, lorsque Jeanne le découvre, le Bal trouve une seconde jeunesse avec des becs de gaz et de nouvelles décorations. C'est alors vraiment un lieu de rencontre, gai, amusant

¹ In *Valtesse de la Bigne ou le Pouvoir de la volupté*, Yolande de la Bigne, éd. Perrin, p. 18

Chapitre II : Les débuts à Paris

avec des attractions, des stands de tir et autres, avec un côté foire où l'on parle, où l'on boit du champagne, où l'on se promène et où on assiste à des feux d'artifice. Valtesse de la Bigne y allait le dimanche. Sa biographe raconte : "*On se donne rendez-vous ici dans ces beaux jardins où l'on accède par un porche monumental magnifiquement sculpté. Autour du kiosque chinois qui abrite l'orchestre, on danse la mazurka et le cotillon, on rit, on boit, on séduit,*" et "*on fuit sur les ailes de l'amour*" comme dit la chanson".² Hippolyte Taine, le philosophe, qui sera un fidèle du salon de Jeanne, fréquentait le Bal Mabille. Il le décrit en ces mots : "*Un kiosque au centre avec des musiciens ; ils sont passables. Pourtant le chef d'orchestre fait du bruit pour imposer la mesure. Autour est un pourtour dallé où l'on danse. Véritablement on danse, sous une chaleur torride en s'épongeant.*"³

Dans sa correspondance, Jeanne n'a jamais évoqué son arrivée à Paris. Elle ne semble pas non plus en avoir parlé à Jules Lemaître, à Arthur Meyer ou à Léon Daudet. Autant son enfance à Reims a été décrite par plusieurs auteurs rémois ainsi que la vie de son salon après son installation à Paris par Arthur Meyer, Myriam Harry, Léon Daudet, Boni de Castellane, autant les premiers pas de sa vie à Paris demeurent mystérieux. Peut-être a-t-elle été hébergée par des amis rémois ou par celle qui l'a fait venir à Paris ? La venue dans une grande ville d'une très jeune provinciale est délicate et malheureusement aucune réponse ne peut être apportée aux questions que l'on peut, à bon droit, se poser, ce qui a donné lieu à des suppositions, à des rumeurs et à des ragots. La distinction, la beauté pleine de retenue de Marie Anne l'ont sans doute aidé à surmonter les difficultés qu'elle a pu rencontrer.

Son élan n'en a pas été brisé, bien au contraire puisque dès le début de 1854 elle fait la connaissance d'Alexandre Dumas fils, un soir au Bal Mabille, alors qu'elle est accompagnée de son amie qui l'a fait venir de Reims et que lui-même vient se distraire avec une bande d'amis. A. Maurois, dans sa très belle biographie sur les "Trois Dumas" le décrit ainsi : "*Parfois il passait ses soirées dans les jardins du bal*

² In *Valtesse de la Bigne*, Yolaine de la Bigne, éd. Perrin, p. 27

³ In *Vie et opinions de M. Frédéric-Thomas Graindorge en 1867*, Hippolyte Taine, cité dans *Vie et histoire du 8^{ème} arrondissement*, éd. Hervas, p. 37

Chapitre II : Les débuts à Paris

Mabille. Au son d'orchestre bruyant quelques jolies filles dansaient avec des commis de magasin. Il regardait ces créatures de vingt ans suant la volupté par tous les pores et s'abandonnait à d'amères méditations"⁴. Jeanne a 17 ans et Alexandre en a 29. Entre deux danses, on s'amuse, on flâne d'une attraction à l'autre, on essaie les gondoles, les chevaux de bois ou autres jeux.

Alexandre Dumas fils (1824-1896) était auréolé de son succès de la *Dame aux Camélias*, qui fut d'abord un roman publié en 1848 et qui sera transformé en pièce de théâtre jouée en 1852 après avoir été censurée puis autorisée par le nouveau Ministre, Morny. La pièce a un succès considérable et continue d'être jouée en 1853. Elle devient un opéra composé par Verdi, *La Traviata*. D'emblée, Jeanne rencontre l'une des plus grandes gloires du théâtre mais n'en est pas intimidée pour autant. C'est un homme grand, beau, jeune, aux cheveux crépus, vigoureux, chaleureux, plein de charme. Il est intelligent, créatif mais au centre de polémiques car si la plus grande partie du public est enthousiaste, certains le détestent déjà. Le comte Horace de Viel Castel le décrit ainsi : "*Alexandre Dumas fils est un jeune vaurien, auquel, il faut le dire à sa justification, tout a manqué, éducation de la famille, instruction morale, entourage honnête. Il n'a jamais vu chez son père que des filles. Son père et lui avaient souvent les mêmes maîtresses et se vantaient dans les mêmes orgies*"⁵. Alexandre Dumas fils porte une blessure que n'efface pas sa gloire présente. Cette blessure va le rapprocher de Jeanne. Celui que l'on appellera toujours Dumas fils, même après la mort de son père, est le fils illégitime de ce dernier qu'il a eu avec Catherine Labey, lingère de Rouen, voisine de palier à Paris.

Catherine Laure Labey (1793-1868), sa mère, qu'il aimera et défendra toujours avec passion et tendresse, avait créé un petit atelier de quelques ouvrières qu'elle dirigeait avec compétence. Blonde, grasse, de peau très blanche, de nature sérieuse, elle racontait que son mari était fou. En fait, il n'existait pas, elle était célibataire. Alexandre Dumas père ne voulut pas l'épouser car il désirait être libre. Très vite,

⁴ In *Les trois Dumas*, André Maurois, éd. Hachette, p. 273

⁵ In *Mémoires sur le règne de Napoléon III*, Comte Horace de Viel Castel, Bouquins, p. 186

Chapitre II : Les débuts à Paris

il se mit avec une autre femme. C'était un libertin, un être de jouissance. Alexandre et Catherine ne reconnurent leur fils que lorsqu'il eut 7 ans, en mars 1831. Ce fut sa blessure, car il était né de parents inconnus. N'ayant pas su le déclarer correctement comme enfant naturel reconnu, sa mère n'eut pas sa garde. Il fut remis à son père. Celui-ci l'éleva avec sa nouvelle compagne et le mit à nouveau en pension. Il souffrit de l'éloignement de sa mère.

Dumas fils est traité de bâtard par ses camarades qui l'insultent. Il défend l'honneur de sa mère qu'il adore mais qu'il connaît peu. Il entretient avec son père des relations difficiles, l'admirant et lui en voulant tour à tour. Seul, livré à lui-même en pension, Dumas fils cherche dans le dictionnaire le sens du mot bâtard que lui crient ses camarades : "*Né hors mariage*". Il va pleurer dans un coin. Son caractère et sa santé en sont altérés. Il se sent persécuté et devient très ombrageux. Alexandre sera toute sa vie obsédé par le problème des enfants naturels, des jeunes filles séduites. Il était scandalisé par l'injustice dont sa mère était victime. Ses haines seront persistantes et nourriront ses pièces de théâtre où il introduira souvent des prêches moralisateurs. L'enfant préférerait sa mère à son père. Elle était une femme "*simple, droite, bonnête, laborieuse et dévouée*". Il était désorienté par son père qui, un jour, regrettant des incartades et une colère terrible, vint apporter à Catherine et à leur fils, pour se faire pardonner, un melon ! Mais Alexandre se réconciliera avec son père, le faisant "entrer avec lui", à titre posthume, à l'Académie française.

Dumas fils a peint plus tard avec tendresse le modeste logement si proprement tenu, comme celui de la "Grosse-Ecritoire" de Jeanne, ainsi que l'atelier où sa mère distribuait l'ouvrage qu'elle avait coupé aux ouvrières. C'est cet homme fragile, bon, humain mais aussi nerveux, moralisateur, que Jeanne, meurtrie elle aussi, rencontre en arrivant à Paris. C'est une chance unique car Dumas fils va l'aider dans sa "résilience", la reconforter, lui donner confiance et lui procurer les deux piliers du salon qu'elle veut composer : un complément d'instruction qui lui manque et de l'argent grâce à la rencontre du Directeur du théâtre de la Porte Saint Martin. Dumas est ému par la beauté mais encore plus par la distinction, l'apparente fragilité de Jeanne, si jeune. Elle l'intrigue par son port de tête de